

— On ne se retire pas la veille d'une bataille, reprit, avec beaucoup de sens, le séraskier.

Consterné, l'Etat major prussien resta et consentit à suivre les péripéties de la lutte mortelle qui allait s'engager.

A la tête de deux régiments de cavalerie, de quatre batteries à cheval et de ses fidèles Hanadès, Ibrahim, précédant l'armée, se dirigea rapidement vers le pont d'Horgoun, jeté sur le Karsim après sa jonction avec le Mezzar. Il le croyait détruit et s'apprêtait à le rétablir pour le passage de l'armée. On peut juger de sa joie en voyant que les Turcs avaient négligé de le couper. En l'apercevant intact, il lance ses cavaliers, s'en empare et ne s'arrête que quand il l'a franchi et mis à l'abri derrière lui.

Quelques escadrons turcs, en voyant les Egyptiens marcher si rapidement sur le pont, voulurent alors le leur disputer et ils se lancèrent au galop de ce côté, mais la distance était trop grande pour qu'ils pussent arriver à temps. Les Egyptiens avaient franchi le passage quand ils s'approchèrent. En les voyant si près, Ibrahim sentit bouillonner son courage et il ne put se retenir de les braver :

— Plantez vos lances en terre, dit-il à ses cavaliers, et quand ils verront vos flammes, ils resteront en repos. Qu'on me donne un tapis.

Et se couchant à terre, en présence des Turcs étonnés, il s'arrangea pour dormir. L'ennemi intimidé de cette témérité et de la contenance de l'avant garde se retira pas à pas sans oser troubler un si héroïque sommeil.

Pendant cette marche périlleuse autour d'un camp si fortement assis et occupé par une armée nombreuse et résolue, Soliman, le bonnet rouge plus rejeté en arrière qu'à